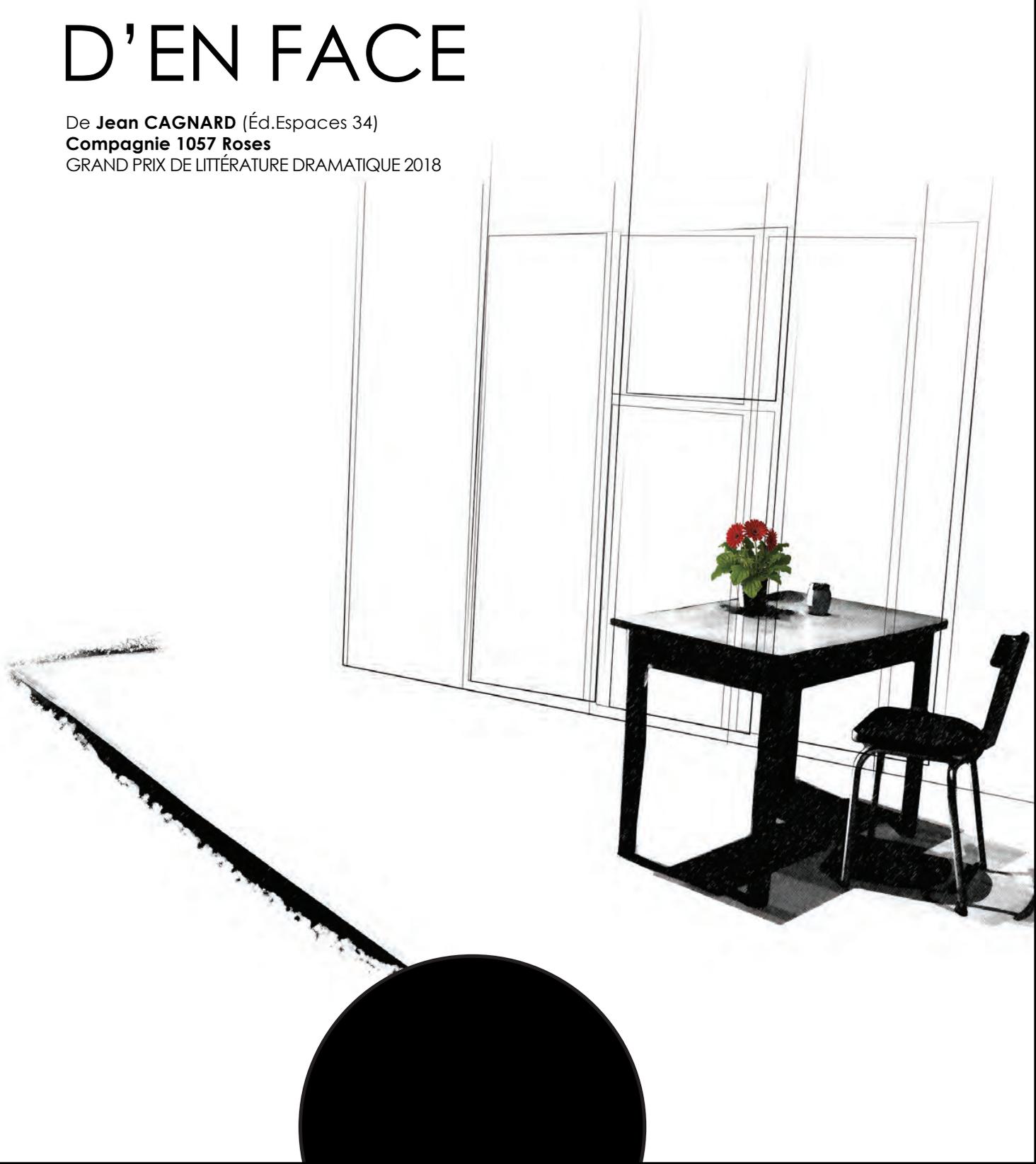


QUAND TOUTE LA VILLE EST SUR LE TROTTOIR D'EN FACE

De **Jean CAGNARD** (Éd. Espaces 34)
Compagnie 1057 Roses
GRAND PRIX DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE 2018



REVUE DE PRESSE

Christophe Bident - 26/10/2018

DICTION DE L'ADDICTION

Le Grand prix de littérature dramatique vient d'être décerné par le Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre (Artcena). Il récompense cette année Jean Cagnard, pour une pièce aussi brève que vertigineuse sur l'addiction.

Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face... que reste-t-il à celui qui l'envisage ? Le titre de la pièce de Jean Cagnard, lauréat 2018 du Grand Prix de littérature dramatique, vise moins l'effet de foule que l'effet de solitude. Une solitude peuplée, une solitude hantée, dont on comprend vite, à la lecture, qu'elle est celle d'un toxicomane, et qui va donner lieu à un déploiement de métaphores, dont le régime étonne à chaque page. Le texte va et vient entre la vision hallucinatoire, le délire sage du décalage, la violence charnelle et symbolique qui n'est jamais tant dirigée vers l'autre qu'elle ne vise son auteur. Il met aux prises, dans une alternance calculée de longs monologues et de saynètes rythmées, un Résident et un Éducateur. La richesse de la variation n'a d'égale que l'intensité de la blessure, source d'agressivité. La vivacité de l'échange emprunte à la routine du match d'improvisation lorsque les deux concurrents campent sur leurs positions. Entre enfermement symbolique et négativité du réel, le dialogue tourne en rond.

Le monologue, lui, s'enroule autour d'un corps dépossédé. Le Résident décrit, par exemple, la pesanteur de chacune de ses paupières, détachée du visage et livrée à la balance d'une incon nue. Mais plus il se livre à sa parole, plus il évoque la réalité des shoots auxquels il se condamne, et plus encore le spectre de la mère vient heurter le souvenir. Il n'y a donc jamais de retour au réel, d'autant moins que l'éducateur lui-même, a priori garant d'une forme de normalité, renonce au principe de non-contradiction. À ce stade du drame, il n'y a plus personne sur aucun trottoir. Le Résident et l'Éducateur sont au milieu du gué. Comment s'en sortir ? Rien n'est entrevu, si ce n'est le mouvement volontariste épuisant dont atteste un dernier monologue en forme de bateau ivre. Le seul gain reste la métaphore.

Jean Cagnard, par ailleurs aussi romancier et poète, livre un texte tout en surface, qui jamais ne sombre dans l'expressivité susceptible d'accueillir ce qui aurait pu être un témoignage ou une confession. À chaque page, à chaque réplique, à chaque phrase parfois, un gouffre s'ouvre sous les paroles des personnages, mais le lecteur-spectateur ne fait que l'entrapercevoir : à peine s'en émeut-il que la lecture l'emporte déjà vers une autre étendue de parole. La rue est ainsi faite de plaques successives, brisées, mouvantes, qui ne mènent nulle part ailleurs que dans les nappes du langage, donnant à cette pièce une vraie force de tremblement, d'incertitude et de dissémination.

À lire : Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face, Jean Cagnard, éd. Espaces 34, 64 p.

Midi Libre

Alès / Cévennes

"Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face"

THÉÂTRE SOCIAL

Dialogue entre un toxicomane et un thérapeute au centre de Blannaves : l'écrivain Jean Cagnard en propose une œuvre poignante, au Cratère.

Pour deux représentations, cette semaine au Cratère, l'œuvre théâtrale de l'écrivain Jean Cagnard, "Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face", mise en scène par Catherine Vasseur avec la compagnie 1057 Roses, est liée à une résidence d'écriture au Centre thérapeutique pour toxicomanes de Blannaves, sur la commune de Branoux-les-Taillades. Cette œuvre résonne à travers la voix d'un résident en institution et celle d'un éducateur, qui vont traverser une très longue journée, peut-être infinie, grâce à la langue percutante de Jean Cagnard qui déploie une succession de paysages insolites et troublants, où la vie a la néces-

sité de se réinventer, parfois de façon drôle et cocasse malgré la souffrance. Comme l'écrit l'auteur : « *C'est de l'interprétation libre et inquiétante de la condition terrestre. Et puis comme souvent derrière les apparences, c'est la machine humaine qui est en action tout simplement.* »

Duo dans la salle d'à côté

Comment s'en sortir lorsque l'on est toxicomane ? Comment voit-on le monde ? Comment nous voit-il ? Est-on jamais sûr de se réveiller et dans quel état ? Le texte ne possède pas de structure narrative en tant que telle. C'est davantage une succession de tableaux, amenés à



Deux comédiens en scène, entre dramaturgie et ironie.

DR

se frotter les uns aux autres et qui finissent par former un paysage singulier dans un centre thérapeutique pour toxicomanes. Évoquant différents instants de vie du résident face à lui-même ou à l'éducateur, l'enjeu final est de se libérer définitivement du produit et de l'addiction. Comme la vie elle-même dans ces lieux de soins et de combat, le texte est fragmenté et porté par différen-

tes écritures, dialogues, prose, poésie : ça parle, ça gueule, ça pense, ça ressasse, ça ment, ça rumine, ça dit, ça cache, ça souffre... Des moments forts et percutants portés par deux comédiens saisissants.

Th. M.

> Jeudi 13 (19 h) et vendredi 14 janvier (20 h 30) dans la salle d'à côté du Cratère. Tarifs : 14 €, 12 €, 10 €. Tél. 04 66 52 52 64.



Le 25 juin 2022

**Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face de Jean Cagnard (édit. Espaces 34) – Grand Prix de Littérature Dramatique 2018 -, conception Catherine Vasseur et Jean Cagnard, mise en scène de Catherine Vasseur.
L'Artéphile Avignon.**

Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face de Jean Cagnard (édit. Espaces 34) – Grand Prix de Littérature Dramatique 2018 -, conception **Catherine Vasseur et Jean Cagnard**, mise en scène de **Catherine Vasseur**. Interprétation **Julien Defaye et Vincent Leenhardt**, scénographie **Cécile Marc**, création lumières **Catherine Noden**, musique et son **Jérôme Hoffmann**.

« On ne fait jamais qu'une chose. On court après la première fois. Tu t'envoies le produit la première fois et ça t'envoie si loin, si haut, que tu ne penses qu'à y retourner. Tu ne pensais pas qu'un tel voyage était possible sur le sol terrestre. ».

Tel est le regard clairvoyant du résident d'un centre pour toxicos sur l'expérience de la drogue.

Comment sortir de l'addiction ? Comment voir le monde sur le trottoir d'en face, alors qu'on se tient de l'autre côté ? Comment est-on vu, situé « sur le seuil », à l'endroit de remise en jeu de la vie ?

À travers deux voix, celle du résident en institution et celle de l'éducateur, via la langue précise et percutante de Jean Cagnard, le public assiste à ces heures lentement écoulées chez un résident, acculé à se réinventer, à aller de l'avant, parfois de façon drôle et cocasse, malgré la souffrance.

Avoir le sentiment de vouloir se reprendre, avec la vie devant et derrière soi, jamais contre soi, le froid cinglant, les dents perdues, « les gencives rouges offertes aux lèvres des oiseaux qui passent ». Il se ressent plutôt comme une métaphore de l'existence que comme créature réelle.

Les toxicomanes seraient des visionnaires. Les lois de la vie quotidienne ne sont pas faites pour eux, ils fonctionnent à l'échelle des civilisations qui est celle du désastre et de l'extinction.

Le narrateur/interprète estime encore être « sur le seuil » de sa mère et de son père qui l'ont commencé sans le finir, en l'interrompant, d'où la sensation de ne pas être né entier, frustré de ce qui lui manque. Le faux est le vrai, et le vrai faux. Et son père a abusé de lui à l'âge de six ans.

Le protagoniste s'adresse à son éducateur, celui qui accompagne le patient et le suit :
« Moi, j'ai simplement le corps comme le monde, avec des guerres un peu partout, des famines, des génocides, des régions désertiques, du réchauffement de la planète, et puis aussi quelques endroits d'une stupéfiante beauté, mais de plus en plus rares. Les toxicomanes, nous sommes des visionnaires. Les lois de la vie quotidienne ne sont pas faites pour nous. Nous fonctionnons à l'échelle des civilisations qui est celle du désastre et de l'extinction.»

Le personnage a le sentiment d'aller bien quand il va mal. Et aller mal, c'est aller bien.

Sur la scène, d'un côté l'éducateur, de l'autre le résident, et rien n'est garanti dans cette relation houleuse à deux :« (...), ça gueule, ça ressasse, ça s'exalte, comme dans un combat. »

Le regard sur le toxicomane est porté de l'intérieur sur cet autre soi, qui est dit « effrayant » mensongèrement : « Ils ne vivent pas différemment, comme on peut le dire d'une civilisation étrangère, ils explosent nos frontières pour tenter de les ajuster à leur épreuve ».

Le résident analyse et commente avec justesse et finesse sa situation :« Les gens comme nous, les toxicomanes, on nous appelle les icebergs, parce qu'on a la partie immergée sombre et dangereuse. Notre apparence est une lente dérive dans les eaux glacées de la société et lorsque les gens nous croisent dans la rue, ils se souviennent du Titanic et changent de trottoir. »

Le résident s'installe dans ses monologues, sûr de son fait, ou interroge l'autre : « As-tu au moins fait une fois l'expérience du produit ? Tu t'es injecté quelque chose une fois ? Tu as avalé quelque chose ? Tu as sniffé quelque chose ? Et tu veux discuter après ça ? »

L'anti-héros doute que l'éducateur ne l'écoute, supposant même qu'il le pille: « Ma destruction est une œuvre d'art et ça t'évite d'aller au spectacle, dans les musées Je te fais gagner du temps avec l'horreur et la beauté Mon combat est supérieur à tous les tiens et ça engraisse ton imagination. »

Il dit de la prose poétique, égraine des contes, des histoires, ainsi celle de l'enfant de sept ans qui meurt à quatre-vingt-douze ans devant la maison de ses parents, après qu'ils aient marché sur lui.

Qui est le résident ? Et l'éducateur ? Questionneur et questionné ? Les mêmes. Le résident est souvent lucide et clairvoyant, ayant pris en charge la posture positive et constructive qu'on attend de lui, rédigeant sa lettre de motivation en se concentrant, responsable. Il ironise sur son sérieux. Ses prétentions: émotion, passion, action, capacité à se projeter dans le futur et à innover.

Un spectacle délicat de Catherine Vasseur à la mesure de l'écriture entre prose et poésie de Jean Cagnard qui propose une vision de l'être attachante – esthétique et philosophie. Dans la scénographie inventive de Cécile Marc, avec ses portes dessinées près du mur de lointain, une paroi blanche avance et recule sur le plateau, laissant place à une table et deux chaises de cuisine réduisant l'espace ou bien l'ouvrant, selon l'état plus ou moins heureux ou malheureux du héros.

Des notations de couleurs et de lumières, de végétation et de feuillages surgissent çà et là, sans oublier les pots et les bouquets de fleurs – le courage de la vie qui renaît et reprend, en dépit de tout, sous la résonance des cris des oiseaux ou d'une cafetière qui fonctionne implacablement; la création sonore est de Jérôme Hoffmann et le jeu de lumières vivantes de Catherine Noden.

L'éducateur Vincent Leenhardt a la posture patiente attendue, celle d'une intériorité naturelle. Il est à la mesure exacte de la présence incandescente du résident incarné par le ténébreux et inconsolé Julien Defaye : même incertitude, même violente évidence d'appartenir au monde.

L'appelé à vivre sa vie va d'un bord et de l'autre de la rivière, embrassant toutes les possibilités d'ensoleillement ou d'assombrissement existentiel, actif toujours, ne lâchant rien de sa destinée.

Véronique Hotte

Festival Off Avignon, du 7 au 26 juillet 2022, relâches les 13 et 20, à 11h55, au Théâtre **Artéphile** 7 rue-du Bourg Neuf 84000 – Avignon.

Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face

D'un trottoir l'autre

2 juillet 2022



Une ville est un espace surdéterminé. Les lieux, les endroits, les architectures, les rues et même les trottoirs n'en restent pas à leur fonctionnalité urbaine, à l'usage ils acquièrent une valeur symbolique. Ce n'est pas la même chose que d'habiter en centre-ville ou à la périphérie, sur une avenue ou dans une rue. Quant *au trottoir d'en face*, ce peut être l'autre rive d'une frontière plus difficile à franchir que celles hérissées de barbelés. « Le trottoir d'en face » est l'expression triviale d'un Eden social à portée de regard mais inatteignable, car il ne suffit pas à celui qui le convoite de changer de trottoir. On pourrait raconter « l'histoire de l'homme au bord de la rivière » qui voudrait aller de l'autre côté où il fait beau alors que du sien il pleut mais ce serait divulguer un moment de choix du spectacle... Certains donc voudraient quand même changer de trottoir car c'est là-bas que ça se passe, que la norme protège, que l'on est pas dans l'exclusion mais ce n'est pas si facile de quitter le territoire banni de la société car il est défini pas le regard de l'autre. Difficile aussi pour ceux qui passent sur le bon trottoir d'imaginer ce que cela fait de voir *toute la ville soit sur le trottoir d'en face*... Sans prendre cette hypothèse absolue à la lettre c'est souvent ce qui arrive physiquement et symboliquement aux SDF ou aux toxicomanes, comme ces consommateurs de crack du nord de la capitale ségrégués et parqués sur un trottoir intra-muros d'abord puis chassés de l'autre côté du périph.

Cette problématique d'anthropologie citadine travaille le spectacle de Catherine Vasseur conçu à partir du livre éponyme de Jean Cagnard. N'allez pas croire cependant que le livre ou la pièce sont rébarbatifs comme une enquête spécialisée de terrain ou une thèse de psychiatrie clinique !

Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face (Éditions Espace 34) est un magnifique texte de théâtre. Il est né suite à une résidence d'écriture dans une maison d'accueil de toxicomanes et le dramaturge a reçu pour l'avoir commis le Grand Prix de la Littérature Dramatique en 2018. Accueillie chez Artephile – Bulle de Création Contemporaine, la Compagnie 1057 Roses nous offre un bouquet de poésie sociale avec épines mais sans lamentations, un cri tripal qui se mue en hymne à la libération.

Sur scène, c'est un huis-clos ou presque entre le résident et l'éducateur. Les murs sont d'un blanc-gris un peu triste et froid mais leur axe est oblique et cela laisse entrevoir une perspective, une diagonale qui ne serait pas surtout pas celle du fou mais celle de la libération. Cette ligne de fuite est vivante, elle *respire*. Elle avance parfois, réduisant l'espace de jeu quand celui du Je devient étouffant. Elle recule quand le moi du résident-résistant reprend son souffle, augmente son espérance, gagne en lucidité ; comme quand il met en difficulté le soignant en retournant le rapport de demande, donc de domination... Alternance d'angoisse et de noirceur avec allégresse et jubilation. Quand le toxico reprend du poil de la bête, tout devient plus lumineux et le trottoir d'en face s'estompe dans la clarté, plus de rue à devoir traverser, inutile d'aller habiter le paradis artificiel du plus grand nombre. Simplement faire son chemin de vie. Julien Faye dans le rôle du résident toxico joue admirablement cet homme défait, parcouru d'une faille insondable mais qui s'accroche pour décrocher. Hallucinant de vivacité et de véracité, il ne joue pas mais fait exister devant nous, dans ses chairs, par son corps, ses gestes et sa voix, l'agitation, la souffrance, le découragement ou l'espoir, le rêve d'un ailleurs radieux. La chute et le désir de vivre alternent sans cesse dans son personnage fractionné, en équilibre précaire : « Sur le seuil. Je suis sur le seuil. J'avance sur place, je n'avance pas. Derrière moi, la vie devant moi, la vie. C'est quoi la vie ? je suis sur le seuil. »

Face à lui, Vincent Leenardt donne le change et offre un vis-à-vis jouant subtilement entre la norme contraignante et l'ouverture vers les possibles, comme lorsqu'il dépose sur la table du toxico des fleurs en déclarant qu'elles viennent d'arriver pour lui et que c'est « son courage ».

« Le Résident. – Un jour, je partirai d'ici. Bientôt. L'Éducateur. – j'espère bien. (...) Le Résident. – ce jour-là, je me lèverai et il y aura un oiseau dans chacune de mes chaussures. Voilà, c'est tout. Il n'y a rien d'autre à dire. L'Éducateur. – Tu hais les oiseaux. Le Résident. – Tu retardes. Maintenant, je les aime peut-être un peu grâce à toi. »

Qui de la noirceur ou des fleurs gagnera le(s) face-à-face, celui des deux hommes, celui des trottoirs, celui intérieur du toxico ? Il y a le « trottoir d'en face » qu'un président bien connu désigne comme celui où « ça se passe », où les enseignes brillent, nous enjoignant à traverser la chaussée. Mensonge de rue ou de cour (au sens monarchique) ? Il y a celui des parias, trottoir très noir mais par manque d'éclairage public.

Le spectacle de Catherine Vasseur et de Jean Cagnard jette une lumière éblouissante, poético-politique sur ce qui ne devrait pas cesser d'être un même espace commun, la rue de tous. Il invite le trottoir d'en face à regarder de l'autre côté.

Toute la ville gagnerait à aller voir *Quand toute la ville...* !

Jean-Pierre Haddad

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face de Jean Cagnard, mise en scène de Catherine Vasseur, Festival off Avignon, Théâtre Artéphile

Juin 28, 2022



© Alexis Carruzze

ff article de Sylvie Boursier

Il offre son corps au public, plié en crabe puis debout, légèrement penché « *comme un nageur qu'on attend plus* », dirait Ferré. Il n'a plus que ça, sa peau couturée, ses os, ses nerfs, ses muscles « *ses gencives rouges* » mais c'est l'essentiel, « *tu as une gueule de poisson mais tu flottes toujours grâce à ta persévérance.* »

Une journée dans la vie d'un toxicomane en centre thérapeutique, un résident parmi d'autres, un anonyme qui soliloque, dialogue avec un thérapeute, nous livre un récit fragmenté de ses visions, des morceaux de sa vie sous forme d'allégories, de métaphores. L'auteur Jean Cagnard a écrit ce récit en 2010 suite à une résidence d'écriture dans une institution de soins proche d'Alès. Il n'a cessé de le remanier depuis pour aboutir à cette version qui a reçu le grand prix de littérature dramatique en 2018.

Le texte ardu s'enroule autour d'images crues, mystérieuses, de listes, stichomythies, méandres avec des voix, des silhouettes. On pense à William Burroughs qui déconstruisait le langage pour épouser la perception d'un individu plongé dans un environnement dont il ne partageait ni les stimuli, ni les

codes. La puissance de ce spectacle tient à l'interprétation de Julien Defaye, un physique à la Daniel Darc, chanteur du groupe *Taxi Girl* et héroïnomane décédé prématurément. Sa voix épouse les dérèglements, les syncopes, les ruptures, la musique d'une traversée des Bermudes chaotique. Il est accompagné de Vincent Leenhard, éducateur à la présence cadrante qui tient bon sur le « *trottoir d'en face* ». On retiendra particulièrement la fable de l'homme au bord d'une rivière, toujours sur la rive pluvieuse, qui n'arrive jamais sur « *le bon bord* » la berge ensoleillée. Il finira par boire toute la rivière, son corps deviendra rivière. Certains moments sont franchement drôles, notamment la scène de la cigarette qui voit le résident exiger de l'éducateur une demande écrite dûment rédigée et motivée pour lui offrir une cigarette, tournant en dérision le formalisme du traitement administratif des toxicomanes.

La mise en scène de Catherine Vasseur épouse les fluctuations psychiques du résident avec un panneau blanc amovible qui ouvre ou resserre l'espace. Les objets sont là pour nous rappeler le temps qui passe, la cafetière électrique et le café. La table, l'assiette, le pot de fleurs, le cep, le stylo, le bloc de papier, la cigarette, les fleurs répandues au sol témoignent de la relation entre le thérapeute et son patient lors des rituels quotidiens, la distribution du courrier, les repas, les entretiens, les promenades.

« *Quand tu es seul sur un trottoir et que toute la ville est sur le trottoir d'en face, c'est que tu es devenu toxicomane.* » Que savons-nous du courage insensé à mobiliser pour décrocher du produit, des raisons de le faire, en aurions-nous la force ? Quelque part un homme attend, un frère, un ami, il a vécu un jour de plus et c'est déjà beaucoup. Merci à la compagnie 1057 Roses et à Artéphile pour cette création qui vous saisit et ne vous lâche plus !!!



L'Humanité

[Nos recommandations culturelles](#)

TOXICO Dépendant un jour, désespéré toujours

Publié le Mardi 19 Juillet 2022

Le titre de la pièce de Jean Cagnard que met en scène Catherine Vasseur, *Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face*, peut faire penser à une expression présidentielle incitant les chômeurs à traverser la rue pour trouver du boulot. Ce serait une erreur. Il s'agit ici de s'immiscer dans le quotidien d'un toxicomane. Deux personnages se font face, le toxico, interprété avec la démesure nécessaire par Julien Defaye, et par Vincent Leenhardt pour l'éducateur, dont on ne sait plus s'il est surveillant ou complice. L'espoir de revoir le soleil est ténu dans cette aventure inédite, un brin trop longue, mais aux accents de vérité. G. R.

Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face, Artéphile, 11 h55. Rens.: 0490030190.

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Dans la tête d'un toxico

loeildolivier.fr/2022/07/dans-la-tete-dun-toxico

4 juillet 2022

À l'Artéphile, Catherine Vasseur adapte *Quand toute la ville est sur le trottoir* d'en face de Jean Cagnard, lauréat du Grand Prix de littérature dramatique 2018. Avec ingéniosité et délicatesse, elle porte au plateau ce dialogue troublant et vertigineux entre un toxicomane multirécidiviste et son thérapeute. Loin des clichés, elle insuffle un vent poétique au cœur de ce chaos fait de bouffées délirantes, de paranoïas et de confidences sous influence.



Se basant sur un temps d'immersion et d'échanges réalisés lors d'une résidence d'écriture au Centre thérapeutique pour toxicomanes de Blannaves, proche d'Alès, le fondateur de Compagnie 1057 Roses, basée dans le Gard, suit les méandres tortueux des pensées d'un homme d'une quarantaine d'années complètement dépendant aux produits psychoactifs. Recroquevillé sur lui-même, grommelant, offrant au public son corps sec, musculeux, bardé de tatouage, Julien Defaye se glisse dans la peau de cet être brisé, fuyant une réalité qui l'effraie. Phrases syncopées, débit accéléré, il livre une partition habitée, où s'entremêle souvenirs, rêves hallucinogènes et contes oniriques autant que funestes.

Dans sa tête, tout se confond, se mélange. Les récits de vie s'entrechoquent. Son thérapeute, incarné avec finesse par Vincent Leenhardt, est autant son frère, un familier que son inconscient le rappelant à l'ordre. En jouant sur la mince frontière entre réalité et fantasme, la mise en scène de Catherine Vasseur invite à une plongée en apnée dans les fluctuations névrotiques de cette psyché en pleine reconstruction. Bien qu'un peu trop long, *Quand toute la ville est sur le trottoir* d'en face est un beau moment de théâtre, qui rappelle la fragilité humaine, la détresse des âmes en peine.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore -Envoyé spécial à Avignon

Nouveaux coups de cœur dans le Off

Emmanuelle Bouchez, Joëlle Gayot, Fabienne Pascaud

Publié le 14/07/22 mis à jour le 15/07/22

Alors que le festival Off bat son plein,
nous vous livrons notre deuxième sélection de spectacles à voir.

“Quand toute la ville est sur le trottoir d’en face”, de Jean Cagnard

Le verbe de Cagnard est cru, brutal, volontairement provocant et incendiaire. Il dit la détresse brûlante d'un drogué en manque (magistralement incarné par Julien Defaye), et en pleine cure de désintoxication dans un centre spécialisé, face à un éducateur impuissant mais plein de bonne volonté (Vincent Leenhardt). Rarement aura été proférée avec une violence aussi « tripale », aussi physique, la douleur charnelle d'un toxico sur le chemin de la réintégration sociale. Par son jeu à vif, Julien Defaye nous fait non seulement partager la descente aux enfers du paumé blessé dont il épouse la peau, mais sa remontée progressive vers la normalité. Ici ce sont de simples bouquets de fleurs qui lui redonnent peu à peu tous les courages. Sur le plateau pauvre et nu, on s'imagine les respirer avec lui... –

Fabienne Pascaud

TT Jusqu'au 26 juillet, [Artéphile](#), 11h55. Durée : 1h30. Relâche le 20. Tél. : 04 90 03 01 90.



17 juillet 2022, Marie-Laure Barbaud

A l'Artéphile, Catherine Vasseur propose une mise en scène délicate du texte de Jean Cagnard, « Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face ». Julien Defaye et Vincent Leenhardt, les deux comédiens, captivent par leur justesse.

UN CLAIR OBSCUR POIGNANT

Issu d'une résidence dans un centre thérapeutique pour toxicomanes, le texte de Jean Cagnard, « Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face » a mis pratiquement dix ans à s'écrire. Il fallait « trouver la bonne distance, la bonne dramaturgie » ainsi que l'indique Catherine Vasseur.

Sur scène, tout commence dans le noir. Une voix pose ses mots dans la pénombre, obligeant le spectateur à scruter les ténèbres pour tenter d'en discerner l'auteur. Sans succès, dans un premier temps. Il faudra renoncer. Nous sommes sur le trottoir d'en face. Étrangers, séparés, de celui qui parle. Quand la lumière se fait, elle laisse à peine apparaître l'homme qui se tient face à nous. Halo mouvant, changeant, elle glisse, s'estompe, revient, comme si elle était en incapacité à se fixer.

Le beau travail de Catherine Noden sur les lumières accompagne les choix de mise en scène de Catherine Vasseur. « Pour moi, c'était important de donner l'idée d'une continuité. D'un processus qui se développait dans le temps et qui passait par des moments de lumière ou de pénombre. Il y a des moments avec, et des moments sans, dans ces parcours-là. » De fait, l'espace semble fluctuant, ouaté, pris dans un entre-deux qui échappe au froid réel.

Pourtant, ce qui se joue sur scène est souvent déchirant. Entre le « résident » (Julien Defaye) et son « éducateur » (Vincent Leenhardt), un face à face poignant oppose celui qui se noie et celui qui lui tend la main. Julien Defaye est saisissant de vérité. Sombre et lumineux, il touche au plus au point. Le manque taraude son corps et son esprit, mais le rire naît parfois de sa fantasque perception du réel. Vincent Leenhardt offre un contre-point solide. Il est celui qui apporte les fleurs offertes symboliquement par le courage du toxicomane. Les fleurs s'accumulent sur la table. L'image fait mouche, évoquant le fil sur lequel se tient l'homme blessé et le choix qui s'offre à lui. Une tombe fleurie ou l'appel coloré de la vie.

Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face, mise en scène par Catherine Vasseur est à découvrir à l'Artéphile. - Le texte de Jean Cagnard (Éditions Espaces34) a reçu le Grand Prix de Littérature Dramatique 2018.

Interview vidéo de Catherine Vasseur réalisée par M La Scène >> <https://youtu.be/hsgBmBlvXPM>
<https://mlascene-blog-theatre.fr/quand-toute-la-ville-est-sur-le-trottoir-den-face/>

L'ALCHIMIE DU VERBE

Revue sur la poétique scénique
et dramaturgique

«Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face »

[juillet 17, 2022](#) [blancmarie](#)

Un spectacle de la compagnie 1057 Roses, texte de Jean Cagnard, mise en scène de Catherine Vasseur, interprétation Julien Defaye et Vincent Leenhardt.

[A Artéphile, Avignon, jusqu'au 26 juillet.](#)

[Le texte est publié aux éditions espaces 34](#)



Crédit photos : Axelle Carruzzo

Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face n'est pas un spectacle sur la toxicomanie, il nous parle plutôt depuis la toxicomanie, et plus précisément depuis le moment de la désintoxication. Le décor, épuré, est celui de la clinique : un mur blanc coulissant qui module l'espace, une table, deux chaises. Deux personnages y cohabitent : le toxicomane et son soignant.

Exploratoire et incisive : une langue pour épouser la douleur

Le texte, la mise en scène et la performance des acteurs dépassent le simple « regard sûr » pour nous proposer une immersion littéraire dans un autre monde, un autre espace du langage, celui de

la toxicomanie. Ici le personnage s'exprime au nom des siens – « nous les toxicomanes » – dans une langue précise, saillante, qui percute et s'imprime dans nos esprits.

L'écriture ne cherche pas à imiter, à singer un parler malade, mais plutôt à explorer la langue créée, générée, par la maladie, pour nous faire ressentir toute la complexité de cette douleur.

Car ici la douleur génère une inventivité littéraire non pas par choix, par désir de sublimer la souffrance, mais bien plutôt comme une obligation, une nécessité de créer des images nouvelles, une poésie pour dire, un peu, l'ampleur du ressenti. Car c'est une douleur autant physique que psychologique qui se déploie ici et l'écriture semble chercher constamment à se situer dans une poésie de la faille, dans une exploration, une quête de ce que pourrait être un juste endroit de la langue.

« Nous sommes des métaphores, pas des créatures »

Ces mots ne sont pas sans corps et celui de l'acteur (Julien Defaye) prend lui aussi en charge cette complexité et cette épaisseur du vécu : il se recroqueville, se tend, abandonne ou lutte. En permanente urgence, il laisse peu de place au répit – même discret : on sent que le repos est ici encore impossible. Sous nos yeux se déploie donc la violence de ce que l'addiction fait au corps, et la tentative sans cesse renouvelée de trouver une langue pour accompagner cette violence.

Par la lutte contre l'addiction, le toxicomane affronte avec une brutalité aiguë certains des questionnements humains les plus violents. Il est question de ce qui fait tenir et rend encore possible l'envie de guérir. En découle dans le texte ce que l'on pourrait qualifier de « poésie de l'endroit » : l'endroit où l'on se tient, où l'on cherche à être, l'endroit que l'on fuit. Le quotidien est rythmé par cette temporalité, incarnée aussi par les médicaments : combien en prendre aujourd'hui ? la semaine prochaine ? plus ou moins qu'hier ? comment tenir jusqu'au lendemain, penser au futur et au départ quand le corps ramène en permanence à une actualité douloureuse ?

Subtilité de la relation soignant/soigné

La relation entre le soignant et le soigné est également explorée avec beaucoup de subtilité. Dans la clinique, à la fois lieu de vie et de soin, on aperçoit l'administratif qui régit le quotidien tout autant que les échanges humains qui échappent, inévitablement et heureusement, au cadre hiérarchique. Sans recours à un réel fil narratif, la relation qui se tisse sous nos yeux entre les deux hommes esquisse déjà toute sa complexité et subtilité. Les enjeux de pouvoir et de domination entre les deux personnages ne sont pas ignorés mais ne sont jamais dépeints avec manichéisme. Le toxicomane, par exemple, comprend et sait aussi très bien jouer des normes et règles protocolaires qu'on lui impose.

Un spectacle à ne pas manquer, jusqu'au 26 juillet à Avignon.

Marie Blanc.

Quand toute la ville est sur le trottoir d'en face



Crédit photo : Axelle Carruzo

Spectacle de la Compagnie 1057 Roses (30), vu au théâtre Artéphile le mardi 19 juillet à 11h55 dans le cadre du festival Off d'Avignon. Relâches les mercredis. Première à Avignon.

De : Jean Cagnard

Mise en scène : Catherine Vasseur

Interprètes : Julien Defaye, Vincent Leenhardt

Scénographie : Cécile Marc

Lumière : Catherine Noden

Univers sonore et musical : Jérôme Hoffmann

Régie : Antoine Marc-Lanoy

Genre : Théâtre contemporain.

Durée : 1h30

Un texte de Jean Cagnard interprété par Julien Defaye, c'est dire si j'étais en terrain conquis : J'apprécie l'auteur et le comédien. Et même plus, je connais le texte et j'ai vu jouer l'acteur dans plusieurs productions assez différentes. Donc je suis rentrée dans la salle en me disant que j'allais passer un bon moment ... Doux euphémisme !

Les premières répliques fusent, cinglantes, dans le noir absolu. Puis la lumière blafarde arrive et pulse comme du sang dans les veines gorgées de substances illicites.

Il est là, dans ce centre car il faut qu'il s'en sorte. Toxicomane en manque, il vacille entre douleur et espoir. Il se fantasmait provocateur pour se prouver qu'il a le contrôle, il s'invente des prétextes pour tenter d'accepter.

Le shoot c'est bon parce qu'il y a l'oubli de l'abomination qui l'a amené là, le shoot c'est mauvais parce qu'il y a l'oubli de ceux à qui il tient. Puis cette souffrance et cette peur qui l'avalent tout entier, qui ne peuvent le digérer et qui le vomissent là, entre ces quatre murs. Il reste seul avec ses fantasmes, dans ce corps qui n'est plus tout à fait le sien, à se battre contre une entité abstraite qui le bouffe. Que peut pour lui cet éducateur désabusé qui croit aux pouvoirs des fleurs ? Pourra-t-il lui faire franchir le seuil des espaces clos de ce centre, de sa tête, de son corps, dans lesquels il est enfermé, pour enfin rejoindre la ville et son trottoir d'en face, avec les autres.

Quel jeu magistral de Julien Defaye qui, même recroquevillé sur lui-même et silencieux, occupe tous les espaces. L'espace de la scène, l'espace du texte, l'espace des tripes du public.

Quelle claque théâtrale ! Une de ces représentations où plus rien n'a subsisté autour de moi, où les mots pour décrire ce que j'ai vécu par procuration n'existent pas encore, où la scène s'est emparée de moi sans me lâcher.

Un shoot d'émotion pure !

Myriam Chazalon

COMPAGNIE **10₅₇** ROSES

CONTACTS

Artistique : Catherine Vasseur
contact@1057roses.com | (+33) 6 12 05 39 66

Diffusion : Eugénie Vilaseca
diffusion@1057roses.com | (+33) 6 72 15 40 21

Compagnie 1057 Roses | www.1057roses.com
2, rue Raoul Mourier, B.P. 11 - 30110 La Grand'Combe

SIRET : 484129259 00020 | APE : 9001Z
Licence d'entrepreneur de spectacles : L-R-20-3201